

Recherches sociographiques



Jean-Philippe WARREN, *Un supplément d'âme. Les intentions primordiales de Fernand Dumont (1947-1970)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1998, 176 p.

Jacques Beauchemin

Volume 43, numéro 1, janvier–avril 2002

Au Québec et ailleurs : comparaisons de sociétés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/009453ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/009453ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauchemin, J. (2002). Compte rendu de [Jean-Philippe WARREN, *Un supplément d'âme. Les intentions primordiales de Fernand Dumont (1947-1970)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1998, 176 p.] *Recherches sociographiques*, 43(1), 210–214. <https://doi.org/10.7202/009453ar>

de Fernand Dumont, a toujours été au cœur de la réflexion et des débats au sein des formations politiques québécoises, et ce depuis plus de trente ans. Il manque peut-être à l'auteur un peu de recul historique.

Et c'est cet inconfort que j'ai ressenti en fin de lecture comme si le débat public, l'agora des idées, appartenaient uniquement à ceux et celles qui se disent philosophes et qui ne le sont pas nécessairement. La difficulté réside dans le fait que Maclure a choisi de prendre les extrémités du spectre idéologique québécois. Il a ainsi oublié qu'entre la rue McTavish et Sainte-Foy, il existe aussi une multitude d'idées qui rejoignent bon nombre de citoyens. Je pense, par exemple, aux travaux d'un Michel Seymour et d'un Kai Neilson qui auraient mérité beaucoup plus qu'une note ou un oubli. Comment évacuer les travaux du cercle des Intellectuels pour la souveraineté (IPSO) qui depuis 1995 poursuit l'objectif précis de proposer des pistes de réflexion et de solutions qui transcendent les identités ?

Mais tout compte fait, l'objectif de Maclure était peut-être précisément de mettre en évidence la filiation de deux courants idéologiques somme toute dépassés par le politique. Clairement, et Maclure doit recevoir tout le mérite de l'avoir montré, autant le nationalisme mélancolique que l'antinationalisme sont des idéologies revenchardeuses, l'une contre l'envahisseur britannique ou le Canada anglais et l'autre contre les nationalistes québécois de tout crin. Car comment rêver de réconciliation alors que des Québécois aux identités changeantes, et ce par pur opportunisme politique, conspirent quotidiennement contre le Québec ? Si l'idéal de Maclure est de faire naître au Québec une nouvelle société pluraliste et plurinationale, il faudra d'abord reconnaître que le « récit identitaire » de certains citoyens vivant au Québec est fort différent de celui d'une large majorité de la population québécoise. Les philosophes peuvent bien chercher à élaborer un nouveau contrat social, s'il n'y a pas de signataires, l'exercice sera vain. Quelles sont les conditions qui permettront cette convergence ?

Enfin, un dernier mot mais cette fois pour le directeur de la collection. L'ouvrage *Penser la nation québécoise* n'a pas été écrit par l'auteur-compositeur Stéphane Venne mais bien par le journaliste du quotidien *Le Devoir*, Michel Venne. De toute façon, comme le chantait le premier... demain nous appartenent.

Guy LACHAPELLE

*Département de science politique,
Université Concordia.*

Jean-Philippe WARREN, *Un supplément d'âme. Les intentions primordiales de Fernand Dumont (1947-1970)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1998, 176 p.

C'est un superbe livre que signe Jean-Philippe Warren. On ne s'attelle pas ici à l'analyse de la théorie dumontienne de la société, tâche qu'a commandée l'œuvre de

la plupart des grands auteurs. Le titre l'indique et ne trompe pas. C'est bien aux « intentions primordiales » que l'on s'en tiendra. C'est dire qu'on laisse à d'autres la systématisation de l'appareil conceptuel dumontien, la déconstruction de ce que serait, par exemple, sa théorie de la culture, cela au profit d'une mise à jour des origines.

Le pari est tenu. Le déterrement de ces intentions profondes permet de lire ce qui sera devenu le Dumont de la maturité et de retrouver, en effet, ce que furent ses premières révélations. Warren montre de manière très convaincante, me semble-t-il, que les intentions de départ se sont traduites dans l'œuvre du sociologue dont la plupart d'entre nous n'ont aperçu que les constructions élevées qu'autorisaient de solides fondations souterraines.

Une première partie est consacrée au thème de l'exil en reprenant fidèlement le mot de Dumont à propos de son passage de la culture première à la culture savante ou, si l'on veut, de la culture populaire à la culture savante. Cet arrachement à son milieu d'origine, Dumont en paiera le tribut d'une sorte de mauvaise conscience. Ce thème constitue la deuxième partie du livre en même temps que le leitmotiv. C'est que ce travail d'excavation des intentions primordiales s'appuie en effet sur une thèse : l'itinéraire dumontien serait habité dans ses inatteignables profondeurs d'un remords, d'une mauvaise conscience qui résulterait du sentiment d'avoir trahi le milieu ouvrier auquel finira par échapper le savant. C'est aussi ce remords qui va fonder toute l'entreprise de Dumont. L'intellectuel qu'il devient ne cesse de vouloir retrouver ses racines populaires. Non pas parce qu'il récuserait de la sorte la culture savante qui est désormais son royaume, mais parce que Dumont y croit enfouie une intention première, une vérité des choses du monde que tout discours porté sur lui devrait se vouer à restituer.

Les entreprises de connaissance qui se déploieront dans la culture savante trouvent leur objet dans ce mystère qui fait de la présence au monde une aventure commune et une angoisse à conjurer. Mais, Dumont s'est employé à le montrer et Jean-Philippe Warren y insiste beaucoup, la mise en discours de ce vivre-ensemble, qui est l'objet même de la culture, ne saurait, sans perdre le sens même de son entreprise, se détourner de ce qui la suscite d'abord : l'élucidation du sens de cette présence et la manière d'être homme parmi les hommes. Les troisième et quatrième sections sont ainsi consacrées à ce que l'on pourrait appeler l'effectuation de cette position sur le plan de l'approche sociologique. L'empirisme de la Faculté des sciences sociales de Laval représente pour Dumont le seul sentier que doit emprunter le travail portant sur une société québécoise dont il déplore au cours des années cinquante qu'on la connaisse si mal. Il sait que cette ignorance laisse libre cours à l'emprise des vieux discours, ceux-là mêmes qui la cernent et la font captive d'un empêchement d'advenir à elle-même, ceux-là mêmes qui réitèrent d'autant plus facilement l'autorité de la tradition qu'une parole nouvelle ne s'est pas encore levée pour les confronter. C'est donc la parole qu'il faut retrouver après le silence de la longue hibernation, la parole comme réappropriation des choses refusées. Mais jamais Dumont ne s'abandonnera à une quelconque mystique de la parole. Il sait bien qu'elle peut aussi à sa façon reconduire les empêchements d'antan, qu'elle peut aussi se dévoyer dans le bavardage et l'opinion. La parole qu'il faut redonner au

peuple, écrasé de silence, c'est alors celle qui émancipe sans tourner le dos au silence qui la recèle, celle qui réconcilie la tradition et le projet qu'il est possible de formuler à partir d'elle.

On l'aura compris, Warren parvient magnifiquement à restituer les concepts dumontiens de culture première et seconde, de culture comme mémoire et distance, mais il le fait par l'évocation, sans jamais recourir à une théorie sociologique dont l'effet serait de désenchanter ce que l'auteur cherche manifestement à préserver dans le mystère des origines. En cela, il rejoint l'intention dumontienne de la nécessaire solidarité entre le monde et ses représentations. Il s'en tient aussi à cet impératif dumontien qui consiste à toujours conjuguer une volonté de compréhension à un idéal d'explication.

Les quatre premières parties du livre font très nettement ressortir la préoccupation de Dumont pour l'engagement de l'intellectuel. Cette préoccupation, Warren le montre bien, ne provient pas uniquement des tourments de l'exil que l'auteur a d'emblée mis en lumière. Elle participe aussi d'un air du temps, celui des années de l'après-guerre, où il a fallu réinventer l'intellectuel sous la figure de l'engagement et de la présence au monde. Cela, nous le savons, a été particulièrement vrai des intellectuels chrétiens. Jean-Philippe Warren rappelle de manière à la fois concise et très pertinente l'influence du personalisme au cours de la période et montre la profonde empreinte qu'il aura laissé sur le jeune Dumont. L'auteur réserve d'ailleurs la cinquième et dernière partie du livre à la question du personalisme. Avec les traces laissées par l'exil, la rencontre du personalisme, et plus exactement de Mounier, constitue la détermination souterraine la plus puissante de l'œuvre de Dumont. Là-dessus, Warren est particulièrement convaincant.

Il ne tient pas du hasard qu'il réserve à ce rapprochement la dernière section de son livre. Il veut laisser le lecteur sur la thèse qui lui semble la plus éclairante du parcours dont il a cherché les premières balises. Là encore, s'impose la thèse de la nécessaire fusion entre théorie et pratique, entre la foi et l'engagement. Sur tout, ce que la complicité de Dumont avec le personalisme révèle selon Warren, c'est davantage qu'une sourde angoisse devant l'unité perdue du monde, une désespérance en face de la fragmentation de la culture et l'évanescence de l'appartenance à la société qui en est le corollaire. Ce qui émerge avec plus de force encore, c'est bien la « nostalgie de l'Être », la tristesse qu'inspire la disparition de ce paysage familier qui s'offrait à lui de la fenêtre de la maison paternelle. Warren nous laisse, le sait-il, avec le portrait d'un homme déçu du monde moderne. Si Dumont a pu écrire dans *Le lieu de l'homme* que l'objet de ses préoccupations en ce qui concerne la culture, c'est le « drame qui la tourmente », on comprend, à lire Warren, que le jeune Dumont sait déjà que ne s'éteindra plus le tragique qui l'habite, que la déchirure du monde est définitivement consommée, que nul « supplément d'âme » ne pourra, comme en un sursaut d'humanité, venir combler le gouffre qui s'est creusé entre « le monde du sens et celui des formes concrètes de l'existence » (*Le lieu de l'homme*, p. 7).

Je ne peux passer sous silence la beauté de l'écriture de ce livre. Jean-Phillipe Warren, à l'image de Dumont lui-même, accorde manifestement beaucoup d'importance à la manière de dire. Il sait que l'évocation est parfois plus puissante que la

description. Tant par le style que par le ton, l'écriture rappelle, comme dans un rêve éveillé, la manière de dire de Dumont faite de tournolements au-dessus du thème, de variations autour d'un thème unique comme dans la symphonie. Mais il n'y a pas que dans le style que ce livre constitue comme l'écho de la parole dumontienne. De la même manière en effet que Warren montre que Dumont, dans ses diverses entreprises, rappelle toujours la nécessité de remonter à l'intention première, il va lui-même relire Dumont à la recherche de ce qui féconde au plus profond l'œuvre du sociologue. La recherche des intentions primordiales appliquée à Dumont constitue alors la mise en œuvre pratique de l'imprécation du maître à toujours revenir à un motif premier. De la lecture se dégage une impression de « Dumont au carré ».

Le plan du livre lui-même révèle le projet d'écriture de Warren. En n'épuisant pas le thème du personnalisme qu'il aborde dans la section « l'empirisme de l'école de Laval », afin de garder l'essentiel de sa signification pour les deux derniers chapitres, l'auteur met en exergue ce qui lui semble constituer la pierre angulaire de l'humanisme dumontien : l'idée personnaliste de réconciliation de l'homme avec lui-même sous l'égide de la responsabilité et de la liberté.

On ne devrait jamais reprocher à un livre de ne pas aborder ce qui ne relève pas de son projet explicite. Mais, je ne peux m'empêcher de signaler au passage qu'il n'aurait pas été dépourvu d'intérêt que l'auteur s'autorise de plus amples considérations à portée plus sociologique. Le travail est très attentif aux influences mais relativement peu sensible à l'effet de la conjoncture sociale et politique qui va pourtant contribuer fortement à la définition de l'architecture conceptuelle de Dumont. Lorsque, anticipant la critique que l'on pourra faire de son approche, l'auteur souligne que la pensée de Dumont ne s'est pas faite toute seule et qu'elle doit à certaines influences, c'est encore à Mounier que l'on reviendra et à la mouvance personnaliste. Ainsi, les années trente et quarante sont celles d'une critique du libéralisme et du totalitarisme. Warren le sait bien et il évoque les tourments de ces années de crise et de guerre. Il aurait pu évoquer le très grand traumatisme que va engendrer la découverte des camps de la mort sur la génération de Dumont. De manière plus générale, si l'on avait plus résolument inscrit la pensée de Dumont dans la trame philosophique des années quarante, on aurait pu pertinemment la rapprocher de l'influence de la phénoménologie heideggerienne dont on a souvent l'impression qu'elle habite la conception dumontienne de l'homme, en particulier dans cette idée d'une irréductible appartenance de l'homme à la contingence de sa propre histoire, dans la nécessité aussi de ne pas lui tourner le dos au nom d'une quelconque tentative de rationalisation de la présence au monde. Mais n'est-ce pas aussi d'une certaine façon un thème de l'existentialisme sartrien avec lequel Dumont partage, au-delà de son athéisme proclamé, les thèmes de la liberté et de la responsabilité ?

Dans le contexte plus étroitement québécois cette fois, les années cinquante sont traversées par le grand débat sociographique portant sur la question de la persistance de la tradition et sur la nécessité de passer à la modernité. Nous savons que ce débat trouve son matériel théorique dans les travaux effectués en sol québécois par les sociologues et anthropologues inspirés par l'empirisme de l'École

de Chicago. Il eut été intéressant de relier les propensions empiristes du Dumont des années cinquante à cette approche inspirée par l'École de Chicago et qui servira d'arrière-plan au programme de recherche que prépare Hughes à la demande du père Lévesque pour la Faculté des sciences sociales.

De la même façon, l'auteur ne s'autorise pas de critique de la sociologie dumontienne. Pourtant, ce qu'il nous montre de façon si remarquablement convaincante aurait pu l'amener, par exemple, à discuter de ce qui prend parfois l'allure d'un certain conservatisme chez Dumont. La section intitulée « L'enseignement de néon » et plus encore celle que chapeaute le titre révélateur de « L'unité perdue » révèlent une critique de la modernité dont on n'est pas toujours certain qu'elle se soit affranchie de « l'hypothèque romantique » comme Gadamer a pu le dire de l'herméneutique qui le précédait, tout entière attentive à l'enracinement de l'homme dans la culture et réfractaire aux entreprises de la Raison. Certes, Dumont a trop montré l'importance des sciences sociales pour qu'il soit permis de l'associer directement à l'anti-modernisme romantique. Mais, on aurait pu interroger plus avant la mélancolie des origines qui traverse largement toute l'œuvre de Dumont, la certitude d'un sens premier plus vrai, plus essentiel, logé dans les tréfonds de la culture première. Cette posture n'est-elle pas celle qui autorise Dumont à toujours vouloir remonter vers la « Genèse » du Québec et à une certaine essence canadienne-française qu'il conviendrait maintenant de prolonger dans la souveraineté ? N'est-elle pas responsable de la critique qui s'abat actuellement sur lui et dans laquelle cette posture est démasquée au nom de l'ethnisme qu'elle recèlerait bien malgré elle ?

Il faut enfin souligner la beauté de la brève conclusion intitulée « L'hiver de la mémoire ». Jean-Philippe Warren y ramasse superbement sa thèse sur Dumont et parvient en quelques pages à synthétiser ce qu'il aura mis en perspective des sources les plus profondes de l'univers dumontien.

Jacques BEAUCHEMIN

*Département de sociologie,
Université du Québec à Montréal.*

Jacques PELLETIER, *La gauche a-t-elle un avenir ? Écrits à contre-courant*, Québec, Éditions Nota bene, 2000, 242 p. (Interventions.)

Le titre de ce livre pose une question fondamentale à toute personne préoccupée par le recul de la gauche en Occident depuis une douzaine d'années. Avec la disparition de l'Union soviétique et de ses satellites, le retrait du marxisme hors des grands courants de pensée et la propension des gouvernements sociaux-démocrates ou socialistes à embrasser les idéaux du néo-libéralisme, il importe de caractériser l'orientation récente des courants progressistes. Jacques Pelletier a eu l'occasion d'exprimer ses inquiétudes sur ce sujet dans la presse quotidienne, et notamment